

## ECOPOLITIQUE NOW !

Multitudes n°24 [online]

EMMANUEL VIDECOQ

# D'une pensée des limites à une pensée de la relation

*Pour accéder à l'« An II de l'écologie politique » dont nous voudrions hâter l'avènement, il est apparu nécessaire de dresser le panorama des idées dans lequel cette construction idéologique s'est jusqu'ici, inscrite, en particulier dans les partis Verts et d'en marquer les limites et les impasses ; mais il a semblé également utile de proposer une autre conception de l'écologie suggérée par la lecture croisée du livre de Bruno Latour Politiques de la nature et des écrits de Félix Guattari sur l'écosophie (Les trois écologies et Chaosmose). Il eut été, en effet, possible d'imaginer une écologie politique élargie et enfin débarrassée de ses fondements essentialistes, telle qu'elle eut pu prendre consistance dans la rencontre de la déconstruction latourienne et de la créativité guattarienne ; mais cette rencontre n'a jamais eu lieu... Etant présent rue Saint Sauveur lorsque Bruno Latour est venu présenter son livre « Nous n'avons jamais été modernes » au séminaire de Félix Guattari ; je peux témoigner que celui-ci, à la limite du désagréable, ne montra aucun enthousiasme à l'égard des idées de Bruno Latour... Restait à ceux qui les ont lus (parmi lesquels de nombreux contributeurs de cette Majeure) de tenter ce rapprochement... Il convient, néanmoins, de préciser qu'un certain nombre de certitudes se sont dissipées depuis la rédaction de cet article comme celle qui faisait encore passer l'écologie pour une science ou comme la prétention à totaliser une politique dont la force et la pertinence viendraient de la cohérence supposée. Ceci explique, à rebours de certaines affirmations trop péremptoires qu'à notre sens le pragmatisme convient mieux à cette écologie « laïcisée » et expérimentale, que nous appelons de nos vœux.*

## Les limites d'une pensée des limites

L'écologie politique canonique combine une vision moderne de la nature et de sa protection à une critique, elle aussi « moderne », de la modernité. Critique de la civilisation industrielle et de la société de consommation, critique du travail et de la production et enfin critique de la science et de la technique; tous ces segments de la critique écologiste trouvant leur cohérence dans une mise en cause globale de l'utilitarisme et de la rationalité économique pour l'anthropologie ou du profit et du marché, pour le marxisme. La défense et la protection de la nature (l'environnementalisme) associée à la critique de la rationalité économique forment, donc le corpus traditionnel de l'écologie politique. Le credo environnementaliste s'appuie sur le dualisme nature/culture pour fonder le rapport d'extériorité des hommes vis-à-vis de la nature ; et en corollaire, affirme que les « activités humaines » sont la principale cause des dommages à l'environnement. L'environnementalisme se fonde sur l'idée que l'espace, le temps, la vie, la matière et l'énergie sont confrontés aux limites physiques de la planète. Cela veut dire que la question des relations et des échanges entre le monde social des activités humaines et celui de la nature est posée. On peut mettre en valeur le caractère néfaste ou profitable de ces relations de réciprocité, les écologistes mettent plutôt en valeur leur caractère néfaste pour la nature. Les problèmes majeurs auxquels nous avons à faire face sont la dégradation de la biosphère et l'épuisement des ressources naturelles.

L'objectif central est donc de freiner la croissance (économique et démographique) de manière à prendre en compte « la finitude de la planète ». Pour protéger l'environnement et gérer de façon prévoyante les ressources naturelles, il convient de considérer les effets à long terme de nos actions sur la nature et donc de promouvoir un mode de développement « soutenable ». Tout cela implique de faire entrer le souci de la nature dans la vie politique et d'adapter le système de production aux exigences de la nature.

La critique de la rationalité économique affirme de son côté que la conception hyper-individualiste des relations sociales qui sous-tend l'approche économique réduit l'espèce humaine à la dimension de l'« *homo economicus* ». Elle dénonce également l'esprit de calcul qui voudrait rendre toute chose commensurable en les privant de leur qualité. Ainsi pour Georges-Guille Escuret « toute la progression scientifique de l'écologie et de l'anthropologie sociale découle depuis un siècle des combats renouvelés contre un postulat central : l'existence d'une rationalité économique simple, apte à expliquer toutes les hiérarchies, les alliances les compétitions, et dont il suffirait chaque fois de situer l'étage de la réalité où elle s'est installée. Petit à petit le mythe de l'*homo economicus* (cet individu qui calcule au plus près ses réactions selon ses intérêts matériels, sans se laisser distraire par aucune autre considération) a perdu sa crédibilité. »

Ce que Louis Dumont appelle « l'idéologie économique » et qui constitue le fondement des sociétés industrielles occidentales modernes affirme les valeurs de l'individu et de la production et pose le principe de l'autonomie des activités économiques vis-à-vis des autres strates de la société et vis-à-vis de la nature elle-même. On reconnaîtra là les principaux traits du libéralisme, mais le marxisme s'inscrit également en partie dans ce cadre. Pour Marx, la société est une société d'individus et de producteurs. L'idéologie économique est entrée en crise (chômage de masse dans les pays développés, montée de la précarité et de la pauvreté, crise environnementale : épuisement des ressources, effet de serre etc.) et comme le note Dominique Bourg<sup>1</sup> « cette crise inspire les différents courants de la pensée écologiste ». Elle donne lieu à des constructions variables de la « deep ecology » à l'« écologie de marché » pouvant être analysées selon leur degré de rejet de l'idéologie économique. Selon Dominique Bourg, toute la difficulté de la pensée écologiste est de parvenir à une critique sans concession, sans jeter le bébé avec l'eau du

---

<sup>1</sup> Dominique Bourg, *Les scénarios de l'écologie*, Hachette, 1996, p. 28.

bain, c'est-à-dire en préservant les droits de l'individu et les institutions démocratiques. La possibilité de l'écologie politique se construit sur l'obsolescence de la conception économique du monde qui postule comme l'a montré Karl Polanyi, l'autonomisation de la sphère de la production, de l'échange et de la consommation par rapport au social et aux individus réels. Pour Louis Dumont s'exprimant dans une interview au journal *Le Monde*, « Le tournant écologique doit représenter une atténuation de la dominance économique sur le monde ».

Plus naturellement, éco-guerriers qu'éco-pacifistes, en dépit de leur non-violence officielle, les militants écologistes ont une conception conflictuelle de la politique comme champ d'affrontement entre intérêts, valeurs, identités et idéologies. Soucieux de se positionner sur ce champ de bataille, ils sont à la recherche permanente de ruptures, de coupures épistémologiques donnant un contenu autonome et radical à leur entreprise. Dans cette perspective, il leur faut désigner des ennemis à combattre, moins facile lorsqu'il s'agit d'émissions de CO<sub>2</sub>, de trou dans la couche d'ozone, de la crise de la vache folle ou de l'affaire de l'Erika que pour la lutte de classe. Le libéralisme ou le productivisme de l'économie dominante sont couramment dénoncés ainsi que la technostructure des grands corps d'Etat : lobby nucléaire du corps des mines, de la COGEMA, de l'EDF et du CEA.

Bien qu'ils s'en défendent en disant recourir à une pensée globale de la relation et de la complexité, les militants écologistes se représentent leur univers politique selon des partages assez réducteurs. Les coupures Nature-Société et Science-Politique sont les plus significatives pour leur identité politique. Ils découpent, ainsi, la réalité en deux univers distincts : « l'environnement » et « le social ». Deux blocs de perception fonctionnant comme deux pôles soit opposés soit associés. Rappelons qu'à contrario, toute une tradition de l'anthropologie milite pour l'inséparabilité des faits écologiques et des faits sociaux. « L'écologie n'est pas seulement une science de la nature », rappelle Jean-Paul Deléage dans une

*Histoire de l'écologie* qui fait autorité<sup>2</sup>, « Plus ou moins confusément, elle a toujours été aussi depuis les origines, une science de l'homme ; les objets qu'elle étudie sont toujours naturels et sociaux, indissociablement. La nature qu'elle observe est une catégorie naturelle et sociale ». En second lieu, en distinguant l'« écologie scientifique » de l'« écologie politique » ils introduisent un partage entre faits et valeurs, Science et Politique.

« Il est essentiel, écrit dans l'introduction de son *Dictionnaire de la pensée écologiste* le philosophe politique belge Philippe Van Parijs, de distinguer l'écologie comme discipline scientifique et l'écologie comme mouvement social. Née dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la première a pour objectif d'étudier scientifiquement les relations que les populations d'êtres vivants entretiennent entre elles et avec leur environnement non vivant. Né un siècle plus tard, le mouvement écologiste (...) vise à mettre fin au processus multiforme de dégradation engendré à un rythme de plus en plus rapide par l'expansion de la société industrielle ».

« (...) L'écologie comme science fournit à la pensée écologiste les outils requis pour penser rigoureusement l'impact complexe des activités des hommes sur leur environnement proche et lointain, vivant et non vivant. »<sup>3</sup> Jean-Paul Deléage, relève pour sa part à regret la difficulté de séparer faits et valeurs : « Il n'est pas facile, écrit-il dans *Histoire de l'écologie*, de séparer science et idéologie (...) Les valeurs et les idéologies n'affectent pas seulement l'application des connaissances, mais elles sont les ingrédients essentiels de la connaissance elle-même. La société, jusque dans ses représentations scientifiques les plus élaborées, parle souvent de la nature par analogie avec sa propre organisation »<sup>4</sup>

---

<sup>2</sup> *Histoire de l'écologie : une science de l'homme et de la nature*, La Découverte, 1991.

<sup>3</sup> Franck de Roose et Philippe Van Parijs, *La pensée écologiste*, de Boeck Université, 1994, p. 8.

<sup>4</sup> Jean Paul Deléage, *op. cit.*, p. 6.

## Quelle est la valeur de ce corpus ?

Philippe Van Parijs constate dans son livre<sup>5</sup> qu'« à mesure le premier objectif, la défense de l'environnement se diffuse (...) [et] perd sa capacité de fournir au mouvement écologiste sa spécificité, sa place propre dans l'espace politique (...) Saine et indispensable, la « récupération » graduelle de l'environnementalisme par l'ensemble des formations politiques peut acculer le mouvement écologiste à une crise létale. Mais ce n'est pas certain. Beaucoup dépendra – pas tout – de la possibilité d'articuler un projet cohérent irréductible à l'environnementalisme. Cette réponse, (on peut la trouver) dans la notion d'expansion de la sphère autonome, de limitation délibérée de la croissance en vue d'accroître la part du temps social consacrée à des activités ne relevant pas (ou pas pleinement) du règne du marché ni celui de l'Etat ». A l'inverse, le député européen et éphémère candidat des Verts à la présidentielle Alain Lipietz, connu comme écologiste social, écrit dans son petit livre *Qu'est-ce que l'écologie politique ? : La grande transformation du XXI<sup>e</sup> siècle*)<sup>6</sup>, « Je crois qu'on ne peut fonder l'écologie comme politique sur le seul "intérêt bien compris de l'humanité tout entière", ni sur le seul débat démocratique. Je crois pour dire les choses clairement, qu'il n'y a pas de prise de parti écologiste sans un noyau d'"écologie profonde". Celle qui fonde sa prudence sur un sentiment sourd de respect pour la nature, là, devant nous cette Terre qui nous a précédés, cette immense trame de vie dont nous ne sommes que les fils parmi d'autres. » De façon symétrique pour ces deux auteurs une référence unique : la défense, la protection de la nature ou le souci social ne suffisent pas à fonder la spécificité de l'écologie politique, elle a besoin d'un moteur auxiliaire, dans le domaine social, ou d'une identité principale corrélée à la question de l'environnement<sup>7</sup>. Dans la livraison

---

<sup>5</sup> Franck De Roose et Philippe Van Parijs, *op. cit.*, pp. 153, 154 et 155

<sup>6</sup> La Découverte, 1999.

<sup>7</sup> Chez les Verts ceux qui s'affirment « Verts-écolo » se définissent d'abord comme « environnementalistes ».

d'automne 1995 de la revue *Ecologie Politique*, Jean Paul Deléage décidait de modifier le titre de sa revue (aujourd'hui disparue) et de l'appeler *Ecologie et politique* pour marquer « l'échec de l'écologie politique sur le terrain de la pratique institutionnelle » et son refus « de la croyance d'une écologie politique déjà constituée dans les partis existants. » Il s'en expliquait ainsi : « Après un quart de siècle de prédications acharnées, le message a été entendu. Mais comment ? (...) bien des arguments antisystémiques (antiproductivistes, antiétatiques, antihiérarchiques) des premiers prophètes de l'écologie se sont retournés au profit du système, laissant exsangues les mouvements politiques qui avaient formé le projet de renverser la société de consommation. » Il en donne la raison : « Le bricolage idéologique qui consiste à emprunter ici et là des bribes de non-violence, de féminisme, ou encore de marxisme traité comme un dogme incantatoire ne définit aucune identité théorique et ne peut porter aucun projet politique sérieux et novateur. Il faut se définir soi-même avant de prétendre réformer le monde. » Selon cet analyste, l'écologie politique serait le résultat d'un bricolage idéologique assez hétérogène qui l'empêcherait de développer un projet cohérent en prise sur son temps. Mais est-ce vraiment gênant quand il s'agit d'affronter des problèmes concrets qui nécessitent pour trouver des solutions une bonne dose de pragmatisme ?

### Une crise d'efficacité pragmatique ?

Le naturaliste américain Aldo Léopold écrivait déjà en 1948 dans son *Almanach d'un comté des sables* à propos de la conscience écologique : « En dépit d'un siècle de propagande, elle progresse à une vitesse d'escargot ; et ce progrès lui-même se résume pour une bonne part en courriers à en tête pieux et en éloquence de congrès. Sur le terrain nous faisons encore deux pas en arrière pour chaque pas en avant. »<sup>8</sup> Valérie

---

<sup>8</sup> Aldo Léopold, *Almanach d'un comté des sables*, Aubier 1995, p. 262.

Marange s'interroge sur ses moyens d'action<sup>9</sup> : « l'écologie politique est aujourd'hui arrivée à un point de développement important, qui ne lui confère pourtant qu'une efficacité très réduite. On l'observe par exemple dans le domaine des émissions de CO<sub>2</sub>, qui n'ont reculé depuis Tokyo que dans la CEI, pour cause de désastre économique. » Cette impuissance de l'action politique conduit certains observateurs<sup>10</sup> à la conclusion que le levier réside aujourd'hui, non pas dans une fallacieuse « démocratie économique », mais dans les modes de vie, les aspirations culturelles.

Ainsi, avec la mise en cause massive de la fiscalité sur le gasoil par blocage des dépôts pétroliers, elle s'est trouvée sans prise sur une révolte des comportements manifestant un attachement à la fois très pratique et très compulsif à l'automobile. Dans l'incapacité de formuler des propositions positives pour faire face à une situation mettant en cause l'activité professionnelle et la vie quotidienne de millions de personnes, les écologistes n'ont pu qu'enregistrer, dans le secteur pour eux si décisif de l'énergie, un recul significatif de politiques fondées sur la seule progression de la conscience écologique et déconnectées des intérêts matériels de secteurs importants de la population. Les modes de vie et de consommation alternatifs, parce qu'ils ne sont pas culturellement, financièrement et pratiquement accessibles à la grande majorité de la population ne représentent-ils pas une certaine forme d'élitisme à l'opposé de cette « écologie populaire » dont certains Verts nous rabattent les oreilles sans avancer la moindre proposition pratique, permettant aux couches populaires d'adopter des modes de vie et de consommation ou des comportements plus écologistes ? L'écologie politique actuelle a besoin de l'Etat, de la loi, du droit, elle procède plus par interdictions que par propositions. Ainsi le Ministère de l'environnement, auquel tiennent tant les

---

<sup>9</sup> Valérie Marange « Écosophie ou barbarie ? » dans n°1 d'*Ecorev*, revue critique d'écologie politique éditée par le courant « Autrement les Verts ».

<sup>10</sup> Valérie Marange cite dans son article les travaux de Bernard Kalaora, notamment « Pensée écologique et enjeux de société », *Etudes Sociales*, 1997, n°125.

écologistes, est tout entier imprégné d'une culture du contrôle et de la réglementation administrative, manifestant un déficit important dans sa capacité d'incitation et d'aide aux initiatives sociales. Les associations de défense de l'environnement elles-mêmes utilisent principalement deux outils d'action : l'« enquête publique » et « recours administratif ». L'écologie politique actuelle est enchaînée aux médias, d'où l'importance de ses énonciations et de ses dispositifs discursifs. Captée par sa médiatisation, elle n'a pas su jusqu'ici mettre au centre de ses préoccupations sa dissémination active le long de tous les liens sociaux. Elle n'a pas su épouser les opportunités offertes par l'affaiblissement des réseaux de solidarité et d'entraide centralisés. C'est l'analyse que développait déjà, en 1992, Félix Guattari qui constatait dans *Chaosmose* : « combien le mouvement écologiste français dans ses diverses composantes, s'est révélé incapable, jusqu'à présent, de faire vivre des instances de base. Il s'est tout entier consacré à un discours d'ordre environnemental ou politique (...) Si le mouvement écologiste qui se présente en France sous un jour si prometteur ne s'attelle pas à cette tâche de recomposition d'instances militantes (dans un sens tout à fait nouveau, c'est à dire d'agencements collectifs de subjectivation), alors à n'en pas douter, il perdra le capital de confiance dont il se trouve investi, les aspects techniques et associatifs de l'écologie étant récupérés par les partis traditionnels, le pouvoir d'Etat et l'éco-business. Le mouvement écologique devrait donc, à mon sens se préoccuper en priorité de sa propre écologie sociale et mentale. »<sup>11</sup> Dans les faits elle se limite trop souvent à une critique ou à une dénonciation globale et totalisante, elle adopte un ton prophétique car elle croit savoir.

## En retard ?

Contrairement au discours des militants écologistes, qui voient dans l'écologie politique une « pensée nouvelle », elle est

---

<sup>11</sup> Félix Guattari, *Chaosmose*, Éditions Galilée, 1992, p. 178.

historiquement datée, souvent figée sur ce qu'elle considère être ses acquis et aujourd'hui en retard sur les développements les plus récents de l'écologie comme science. De ce point de vue, la synthèse de l'évolution de l'écologie que présentent dans leur livre Catherine et Raphaël Larrère est impressionnante par l'ampleur des remises en cause auxquelles elle devrait logiquement conduire. La trame de leur argument concernant l'écologie comme science est formulée dans ces termes : Nous voulons « simplement présenter la manière dont ce qui l'a unifiée à la fin des années 50 est de nos jours remis en cause ». Ils font ainsi référence à ce qu'ils appellent « la synthèse odumienne » qui fait du concept d'écosystème le paradigme de cette discipline. « L'interprétation du fonctionnement des écosystèmes en termes de production, de circulation et de recyclage d'énergie, permet (entre autres) de proposer une représentation de la succession et du climax » et inscrit l'écologie des populations dans ce schéma fonctionnel. Cette synthèse qui a permis d'unifier l'écologie pendant les deux décennies suivantes est aujourd'hui en crise. Les écologues de terrain se sont aperçus que les écosystèmes qu'ils étudiaient n'étaient pas homogènes ni dans l'espace ni dans le temps, dans ces conditions la démarche classique conduirait à des « simplifications réductrices et à des généralisations hâtives ».

Selon Patrick Blandin cité par nos deux auteurs, « Tous les phénomènes relatifs au monde vivant s'inscrivent dans une histoire qui ne se répète pas (...) En réalité tout fragment de la biosphère tel qu'on peut l'observer aujourd'hui est le produit local d'une histoire singulière : il est définitivement unique (...) Ainsi entre la vision idéaliste qu'implique l'écosystème-concept, fondement d'une possible généralisation, et le pragmatisme qui conduit à ne reconnaître que des "objets" écologiques locaux, toujours particuliers et intrinsèquement transitoires, l'expérience tend aujourd'hui à privilégier la seconde approche. »<sup>12</sup> Autre critique particulièrement déterminante adressée à l'écologie

---

<sup>12</sup> Patrick Blandin, « De l'écosystème à l'éco-complexe », in M. Jollivet (dir.), *Sciences de la nature, Sciences de la société*, 1992, p. 267-280.

écosystémique est qu'en développant une attirance particulière pour les espaces non anthropisés, elle se montrerait « incapable d'intégrer l'homme dans ses recherches ».

Le « point de vue dynamique qui est celui du développement est aussi celui de l'écologie contemporaine, attentive à la réalité du changement des écosystèmes, à leur continuelle variation, à la nécessité de les saisir comme des successions temporelles et pas seulement comme des unités spatiales. Il ne s'agit donc pas de chercher à maintenir un équilibre originaire dont l'homme serait absent, mais dans une nature toujours anthropisée (on parlera alors d'écologie des paysages), de distinguer les changements anormaux des changements normaux ; tâche délicate, mais qui peut se résumer dans une idée simple : l'action de l'homme dans la nature peut se révéler bénéfique pour celle-ci. »<sup>13</sup>

#### « Moderniser ou écologiser ? »

Bruno Latour ne reconduit pas ces analyses. Dans son article fondateur « Moderniser ou écologiser ? »<sup>14</sup> où il voulait faire de l'écologie politique « le paradigme à construire d'une nouvelle période historique »<sup>15</sup>, à la place de celui de la modernité, il adresse au corpus écologiste un tout autre procès, qu'il confirme dans son dernier livre d'où sont extraits ces énoncés : « L'écologie politique prétend parler de la nature, mais elle parle d'imbroglios innombrables qui supposent toujours la participation des humains » ; « Elle prétend protéger la nature et la mettre à l'abri de l'homme, mais dans tous les cas cela revient à inclure davantage les humains, qui interviennent plus souvent, de façon encore plus fine, encore plus intime avec un appareillage scientifique encore plus

---

<sup>13</sup> Catherine Larrère, *Les philosophies de l'environnement*, PUF, 1997, p. 96-97.

<sup>14</sup> Bruno Latour, « Moderniser ou écologiser ? A la recherche de la "septième cité" », *Ecologie Politique n°13*, Printemps 1995.

<sup>15</sup> Selon l'heureuse expression de Christophe Bonneuil tirée de son compte rendu critique des *Politiques de la nature* dans le n°0 d'*Ecorev*.

envahissant » ; « Elle prétend défendre la nature pour elle-même – et non pour un succédané de l'égoïsme humain – mais, à chaque fois, la mission qu'elle s'est donnée, ce sont les hommes qui la mènent à bien et c'est pour le bien être et le plaisir d'un petit nombre d'humains » ; « Elle prétend penser par systèmes connus par des Lois de la Science, mais chaque fois qu'elle se propose de tout inclure dans une cause supérieure, elle se trouve entraînée dans une controverse scientifique dans laquelle les experts sont incapables de se mettre d'accord ».

Le livre de Bruno Latour<sup>16</sup> intervenait dans une conjoncture où l'écologie politique bien qu'assurée d'une importante reconnaissance sociale et institutionnelle n'était plus sûre de son efficacité et pouvait d'un seul coup vaciller dans son identité lors de crises médiatico-environnementales comme celle de l'Erika. Prétendant faire entrer la nature en politique, elle ne savait plus la politique qu'elle faisait, hésitait entre environnement et social, en isolant la science du jeu politique elle n'arrivait plus à maîtriser sa relation à l'expertise et aux pratiques des scientifiques qui avec les médias légitiment son intervention.

### Un nouvel âge de l'écologie politique ?

En interprétant le romantisme comme un mouvement de réaction aux « Lumières » qui « sous le double éclairage de la révolte et de la mélancolie, [constitueraient] une opposition polymorphe à la civilisation moderne engendrée par la révolution industrielle et la généralisation de l'économie de marché », le livre de Michael Lowy et Robert Sayre<sup>17</sup> nous donne quelques

---

<sup>16</sup> Il en avait tracé le programme de recherche dès 1991 dans un article prémonitoire publié dans le numéro 6 de la revue *Futur antérieur* : « Crises des environnements : défis aux sciences humaines », que l'on peut résumer ainsi : si l'on veut prendre en compte les environnements, il faut transformer le social, les sciences, la politique, la morale, le droit et les sciences humaines.

<sup>17</sup> *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre courant de la modernité*, Payot, 1992.

clés pour comprendre la signification de l'entreprise de Bruno Latour, pour lequel l'écologie politique en est encore au stade des « maladies infantiles ». « En lutte contre le “désenchantement du monde”, la quantification, la mécanisation, l'abstraction rationaliste et la dissolution des liens sociaux, le mouvement romantique, malgré ses tendances passéistes – sa nostalgie –, s'affirme[rait] selon ces deux auteurs, comme une autoréflexion critique de la modernité (...) Loin d'être seulement la culture propre au XIX<sup>e</sup>, la vision romantique persiste[rait] au XX<sup>e</sup> (...) dans un mouvement tel Mai 68 » et ajouterions-nous, pour le dernier quart de ce siècle, dans le mouvement de l'écologie politique. On peut également identifier à cette tradition romantique l'écologie « arcadienne », celle que dans son *Histoire des idées écologiques*<sup>18</sup>, Donald Worster oppose à une écologie utilitariste et instrumentale d'inspiration darwinienne. Par rapport à la tradition romantique de la première écologie, la période que veut ouvrir Bruno Latour serait celle d'une écologie politique « laïcisée » étant, parce que ne mettant plus le concept de nature des modernes au centre de son projet et ne diabolisant plus la science, en capacité de dépasser l'opposition radicale de systèmes de valeurs qui a nourri ses débats jusqu'ici. La « nouvelle écologie politique » permet également, en désenchantant la « théorie écologiste » et en donnant à son action des bases beaucoup plus pragmatiques, de dépasser la dichotomie utopie-réalisme qui sous la forme d'une opposition entre « fondamentalistes » et « réalistes » structurait des débats internes des partis écologistes, en particulier ceux des « Grünen » en Allemagne. Les « fundis » suspectant toujours les « réalos » d'affadir ou de trahir la radicalité de l'écologie, sa contestation de la société, sa capacité à définir un « autre modèle », sa volonté de « faire

---

<sup>18</sup> *Les pionniers de l'écologie*, Ed. Sang de la terre, 1992. « L'histoire de l'écologie peut très facilement s'interpréter comme une lutte entre deux factions rivales s'opposant sur leur vision des rapports entre l'homme et la nature : l'une a pour premier objectif de découvrir les valeurs fondamentales et de les préserver, l'autre à créer un monde instrumentalisé et à l'exploiter » (p. 11).

de la politique autrement » par des alliances sans principe avec d'autres forces politiques ou sa participation au pouvoir.

### « Nul ne sait ce que peut un environnement »

Contrairement à ce que laisse penser le « principe responsabilité » d'Hans Jonas, les humains n'ont pas l'exclusivité de l'action ; physiquement, biologiquement, socialement et politiquement, les non-humains sont également actifs, « actants » dit Latour ; l'environnement est un réceptacle, il a sa virulence propre qui n'est pas que déterministe. Ce qui compte ce sont les agencements, l'intrication des processus. Il faut tout considérer sur le même plan. « Comment tous ces morceaux jouent et vivent ensemble »<sup>19</sup> ; la nature a une réalité processuelle, celle d'un multiple enchevêtré qui produit des possibles mais aussi des inquiétudes renchérit Isabelle Stengers. Il y a deux dimensions principales dans les relations écologiques celles prises en compte par les écologistes qui vont des humains aux non-humains et qui ont pour médiation productive la science, celles qui vont du non-humain à l'humain et qui expliquent comme le dit Isabelle Stengers que nous sommes le produit de notre environnement qu'il soit naturel ou artificiel, (mais là n'est pas l'important), des bactéries qui nous ont précédées, mais qui dans d'autres circonstances auraient pu produire tout autre chose. « Nul ne sait quelles associations définissent l'humanité » déclare Bruno Latour de son côté en page 212 de son livre.

De cette hypothèse matérialiste sur l'humain, on peut rapprocher celle qu'entend explorer Félix Guattari pour lequel « un renouveau de l'âme, des valeurs humaines [pourrait] être attendu d'une nouvelle alliance avec les machines. »<sup>20</sup> « Le mouvement du processus, précise t-il dans *Chaosmose*,

---

<sup>19</sup> Isabelle Stengers, « Entretien avec Bernard Mantelli », in *Chimères* n°41.

<sup>20</sup> Félix Guattari, « Pour une refondation des pratiques sociales », in *Le Monde Diplomatique*, octobre 1992.

s'efforcera de réconcilier les valeurs et les machines. Les valeurs sont immanentes aux machines. »<sup>21</sup>

Inspiré par Gregory Bateson pour lequel « Le monde des idées ne se limite pas à l'homme, mais bien à tous ces vivants, à toutes ces machines, composées d'éléments pouvant traiter de l'information, que ce soit une forêt, un être humain ou une pieuvre », Félix Guattari ne pose pas de frontières stables entre les sujets et les objets, entre l'humain et le non-humain. Au contraire il se propose « d'opérer un décentrement de la question du sujet sur celle de la subjectivité. Le sujet traditionnellement a été conçu comme essence ultime de l'individuation (...), comme foyer de la sensibilité (...) unificateur des états de conscience ; Avec la subjectivité on mettra plutôt l'accent sur l'instance fondatrice de l'intentionnalité. Il s'agit de prendre le rapport entre le sujet et l'objet par le milieu. »<sup>22</sup> Il qualifie donc de *machiniques* les processus de subjectivation non-humains.

Une machine fonctionne tout simplement, elle est une processualité, pas des moyens pour une fin, « Elle est travaillée en permanence par toutes les forces créatrices des sciences, des arts, des innovations sociales qui s'enchevêtrent et constituent une mécanosphère enveloppant notre biosphère. »<sup>23</sup> « L'individu, le social, le machinique, écrit-il dans son dernier article, se chevauchent ; le juridique, l'éthique, l'esthétique et le politique également. Une grande dérive des finalités est en train de s'opérer : les valeurs de resingularisation de l'existence, de responsabilité écologique, de créativité machinique, sont appelées à s'instaurer comme foyer d'une nouvelle polarité progressiste au lieu et place de l'ancienne dichotomie droite-gauche. »<sup>24</sup>

---

<sup>21</sup> Félix Guattari, *Chaosmose*, p. 82.

<sup>22</sup> Félix Guattari, *ibid.*, p. 40.

<sup>23</sup> Félix Guattari, « Pour une refondation des pratiques sociales », *op. cit.*

<sup>24</sup> *Ibid.*

## Pour une éco-référence

Félix Guattari n'établit pas de différence entre micro-politique et éthique qui relèveraient toutes deux du moléculaire : il aborde le découpage homme-nature transversalement, en contournant les « oppositions dualistes traditionnelles », la production de vie ou d'existence pouvant aussi bien être humaine que non-humaine. Nous le citons : « C'est dans ces contextes d'éclatement, de décentrement, de démultiplication des antagonismes et des processus de resingularisation que surgissent de nouvelles problématiques écologiques. Entendons nous bien, je ne prétends aucunement qu'elles soient appelées à « chapeauter » les autres lignes de fracture moléculaires, mais il m'apparaît qu'elles appellent une problématisation qui leur devienne transversale. »<sup>25</sup> « Cette tension existentielle s'opérera par le biais de temporalités humaines et non humaines. J'entends par ces dernières le déploiement ou, si l'on veut, le dépliage de devenirs animaux, de devenirs végétaux, cosmiques, aussi bien que de devenirs machiniques, corrélatifs de l'accélération des révolutions technologiques et informatiques. »<sup>26</sup>

La question n'est donc pas tant de constituer un pôle de résistance fût-il éthique et centré sur la Terre, mais de construire transversalement au clivage anthropocentrisme-biocentrisme un pôle de référence une éco-référence pluraliste et ouverte, ce que Guattari reconnaît dans *Les trois écologies* sous les mots « éco-logique » ou « arts de l'éco » pour insister sur la logique des intensités qui traversent tout le champ du réel. L'éco-référence est une autoréférence, c'est-à-dire une référence qui se constitue elle-même. En rompant avec les déterminismes et les dépendances, elle permet de s'utiliser soi-même, d'utiliser ses propres ressources et nous fait toucher du doigt la question de l'auto-organisation du vivant. L'éco-référence s'établit non par rapport à l'idée de nature, mais par

---

<sup>25</sup> Félix Guattari, *Chaosmose*, p. 20.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 28.

rapport à l'*oikos* (foyer, habitat) ou à l'*œkoumène*. En lieu et place des catégories de nation de république, de société ou de nature ; l'*œkoumène* désigne la « Terre habitée », « l'espace habitable de la surface terrestre ». L'éco-référence se définit par la prise en considération des contextes (biosphère, contextes d'interaction, contextes sociaux). « C'est au *topos*, à l'*oikos* que l'écologie politique invite à revenir. Nous rentrons à la maison pour habiter la demeure commune sans nous prétendre radicalement différents des autres »<sup>27</sup> précise Bruno Latour dans la conclusion de son livre.

### Production et anti-production

Pour Olivier Godard, le « productivisme » serait caractérisé par les énoncés suivants : « Seul le travail humain est source de valeur, (...) l'homme s'accomplit dans l'acte de production qui est transformation de la nature ; c'est le plein développement des forces productives modernes et de la révolution scientifique et technique qui permettra de concilier la satisfaction des besoins humains et la maîtrise de la nature ». Ce que critiquent traditionnellement les écologistes dans l'idée de « productivisme », c'est le parti pris de la croissance économique comme objectif en soi, la volonté d'augmenter de la production, la production pour la production, si caractéristiques du capitalisme et des socialismes. Mais ce faisant on court le risque de généraliser cette critique de l'économie à toute forme de production, à toute création humaine, s'enfermant ainsi dans une impasse. C'est la raison pour la quelle nous préférons utiliser le concept d'*anti-production* tel qu'il ressort de l'analyse du capitalisme par Deleuze et Guattari, parce qu'il définit la production comme l'expansion de toutes les formes de la vie. Nous ne voulons pas nous passer de la possibilité d'une « productivité » large parce que nous critiquerions un « productivisme » mortifère et restreint.

---

<sup>27</sup> Bruno Latour, *Politiques de la nature*, p. 295.

Selon l'*Anti-Œdipe*, « le capitalisme défierait les lois d'une "histoire naturelle" caractérisée par une dynamique continue de la vie, en ce qu'il subordonnerait l'expansion des formes de vie ou des formes sociales à la production d'un surplus économique ». De cette subordination, qu'ils appellent « anti-production », dériverait à la fois l'ascétisme et le productivisme si caractéristiques du capitalisme et dénoncés à juste titre par les écologistes. D'autre part le capitalisme productiviste développerait non seulement des forces productives pour la production d'un surplus économique, au lieu de dépenser pour assurer l'expansion de la vie, mais ne considérerait comme forces productives que celles qu'il peut enregistrer dans son système de comptabilité pour le profit, en particulier le travail et la technologie. Des ressources comme l'air et l'eau pure, les réserves d'énergie fossile, la biodiversité ou l'intégrité de la biosphère, seraient pour la majorité d'entre elles, tenues en dehors de cette équation restrictive.

Dans la perspective de Deleuze et de Guattari, les crises écologiques ne viendraient pas de ce que le capitalisme dépenserait ou consumerait trop mais de ce qu'il n'étendrait pas assez la vie, alors qu'il accumulerait trop. Dans cette économie « restreinte », les ressources humaines et les ressources naturelles qui forment des conditions préalables à la production de marchandises, conditions préalables extérieures à la logique du capital, constitueraient en même temps une limite à l'expansion continue du capitalisme.

Comme chez Spinoza pour lequel « le grand danger de la théologie [on devrait aujourd'hui dire « de l'écologie »] réside dans le fait de faire passer pour des vertus des idéaux ascétiques puis qu'ainsi elle substitue un désir d'auto-répression au désir de persévérer dans son être »<sup>28</sup> ; on ne trouvera ici aucune condamnation de l'hédonisme, aucune stigmatisation de la jouissance et de la consommation qui caractérisent certains courants écologistes qui confondent critique du productivisme avec frugalité, décroissance ou

---

<sup>28</sup> Cécile Videcoq, *La notion de peuple chez Machiavel et Spinoza*, p. 45, Mémoire de maîtrise de philosophie, Université de Nanterre, 1999.

autolimitation des besoins. Bien au contraire par rapport au risque d'un amoindrissement des forces de vie sur la planète, d'autres modes de relation, en alliance avec la « Terre » doivent être développés, et qui, réalisant un meilleur partage entre la production et l'anti-production, relativiseraient l'importance donnée à la subjectivité ascétique ou productiviste, pour faire toute sa place à une production désirante émancipée de son service à la dette.

### Produire des univers de valeur éthiques et esthétiques

Les écologistes parlent souvent de majorité culturelle, à défaut d'utiliser le concept gramscien d'« hégémonie culturelle », pour caractériser les conditions subjectives de la mutation des valeurs dont l'écologie politique serait porteuse. Félix Guattari, lui, s'interroge sur la possibilité d'une pédagogie des valeurs : « Les valeurs ne prennent de portée d'apparence universelle, écrit-il dans *Chaosmose*, que dans la mesure où elles sont portées par des Territoires de pratique, d'expérience, de puissance intensive qui les transversalisent. »<sup>29</sup>, c'est ce qu'il appelle des « Univers de valeurs » : « Les Univers du beau, du vrai et du bien sont inséparables de pratiques d'expression territorialisées »<sup>30</sup> ajoute-t-il. Dans *Les trois écologies* et *Chaosmose*, Félix Guattari ne se limite pas à la conservation de la nature, mais veut promouvoir une écologie politique définitivement élargie, qui se généralise à l'ensemble des rapports sociaux et à la production de la subjectivité humaine ; il l'appelle « écosophie ». « La crise écologique, écrit-il, dans *Chaosmose*, renvoie à une crise plus générale du social, du politique, de l'existential. L'écologie du virtuel se propose non seulement de préserver les espèces menacées de la vie culturelle, mais également d'engendrer les conditions de création de développement de formation de subjectivités inouïes, jamais vues, jamais senties. C'est dire que l'écologie

---

<sup>29</sup> Félix Guattari, *Chaosmose*, *op. cit.*, p. 179.

<sup>30</sup> *Ibid.*

généralisée, ou écosophie, œuvrera comme science des écosystèmes, comme enjeu de régénération politique mais aussi comme engagement éthique, esthétique, analytique. Elle tendra à créer de nouveaux systèmes de valorisation, un nouveau goût de la vie, une nouvelle douceur entre les sexes, les classes d'âge, les ethnies, les races. »<sup>31</sup>

« Une même visée éthico-politique traverse les questions du racisme, du phallogentrisme, des désastres légués par un urbanisme qui se voulait moderne, d'une création artistique libérée du système du marché, d'une pédagogie capable d'inventer ses médiateurs sociaux etc. Cette problématique, en fin de compte, est celle de la production de l'existence humaine dans les nouveaux contextes historiques. »<sup>32</sup>

Pour Guattari, qui critique l'ascétisme écologique du renoncement à soi, il convient de créer des aménités, des commodités et des plaisirs nouveaux et de se livrer à des pratiques de liberté plus que de libération. En ne considérant que le point de vue créateur, il s'agira d'explorer de nouveaux modèles de valorisation sociale, sans programme à priori, pour une transmutation des valeurs plus que pour une transformation sociale.

« Cette promotion de valeurs existentielles et de valeur de désir ne se présentera pas, je le souligne, comme une alternative globale, constituée de pied en cap. elle résultera d'un glissement généralisé des actuels systèmes de valeur et par l'apparition de nouveaux pôles de valorisation. »<sup>33</sup>

Ainsi, il appartient au mouvement écologiste de s'occuper de l'émergence d'« Univers de valeurs » nouveaux et de devenir ainsi, concurremment aux médias et au lieu d'opérer sous leur dépendance, un « opérateur » réticulaire et décentralisé de production de subjectivité collective. Si l'éco-politique est une politique de la vie faite par des écologistes en référence à l'écologie, tout devient possible, les domaines d'application d'une éco-politique en dehors de celui de l'environnement étant par définition infinis

---

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> Félix Guattari, *Les trois écologies*, p. 22.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 66.

Il faut à la fois « création *et* peuple » nous dit Gilles Deleuze dans *Pourparlers* ; mais il ajoute « Nous ne croyons pas à une philosophie politique qui ne serait pas centrée sur l'analyse du capitalisme et de ses développements. »<sup>34</sup> Il ne s'agit pas de renouer avec le catastrophisme de « l'utopie ou la mort » mais d'ouvrir à l'écologie politique un horizon moins restrictif que celui qui consiste à « empêcher de » ou à « s'abstenir de », de retrouver le sens de la création et de la production, bref de faire en sens inverse le chemin qui a mené du « principe d'espérance » d'Ernst Bloch au « principe de responsabilité » d'Hans Jonas. Il ne s'agit pas non plus du projet de provoquer des changements volontaires et conscients dont on a expérimenté les versions utopistes ou autoritaires, (donc pas de projet ou de société écologiste) mais de défendre, de soutenir ou de faire advenir une pluralité de modes de vie, « en créant du possible » comme le voulait Gilles Deleuze. Il s'agit également, pour chacun, d'avoir la possibilité de « choisir sa vie ». Pour François Zourabichvili, le problème est « moins de construire l'avenir que d'entretenir des perspectives à son sujet, ce qu'il s'agit de créer, selon une compréhension de la politique (chez Deleuze) qui récuse tout volontarisme, ce sont de “nouvelles possibilités de vie”. »<sup>35</sup> Ce qui suppose une mutation subjective, une nouvelle « aptitude à affecter et à être affecté ». La politique est d'abord une affaire de perception.

## Écologie et anti-écologie

L'écologie politique est une pragmatique de l'action et une politique des valeurs qui met au centre de ses préoccupations la coexistence des entités qui peuplent notre planète, notamment les humains et les non-humains et leur manière d'habiter la « maison commune Terre ». Elle s'inquiète de la

---

<sup>34</sup> Gilles Deleuze, *Pourparlers*, Minuit, p. 232.

<sup>35</sup> François Zourabichvili, « Deleuze et le possible : de l'involontarisme en politique », in *Gilles Deleuze : une vie philosophique*, Synthélabo, 1998, pp. 339 et 340.

façon dont la production du « nouveau » (Isabelle Stengers nous rappelle que la production du nouveau est le but des sciences) vient affecter cette coexistence et de ses conséquences pour la vie. Nouvelles « propositions », nouveaux possibles et nouvelles valeurs soit pour les réguler soit pour les évaluer et les accompagner ; son champ d'intervention se différencie, selon la cause. Elle opère transversalement aux anciens partages : modernisme–archaïsme, développement–conservation, scientisme–obscurantisme, individuel–collectif, etc., sans constituer de nouvelles polarités

L'écologie est une problématique processuelle susceptible d'intégrer, et de bricoler des termes disparates. Si l'on suit Catherine Larrère dans la conclusion de son petit livre sur *Les philosophies de l'environnement*, le modèle pourrait être le bricolage. « Bricoler, ce n'est pas construire selon un plan unique et de toutes pièces un objet nouveau, c'est chercher dans le stock d'outils et de matériaux dont on dispose celui que l'on peut détourner de son usage habituel pour l'appliquer à une situation singulière. Un tel modèle ne conviendrait-il pas à l'unité d'une nature dont la tendance générale est à la diversité ? La diversité biologique maintient l'adaptabilité des différents niveaux d'organisation du vivant, au travers d'innombrables variations de détail, de lents tâtonnements où se sélectionnent de minuscules impacts. La nature ainsi appréhendée n'est pas finalisée (il y a des changements qui se font en vain) ni mécanique (les mêmes enchaînements ne se reproduisent pas nécessairement, il y a du jeu) : elle bricole en quelque sorte. »<sup>36</sup>

En tant que science des relations et des multiplicités, sa spécificité vient de ce qu'elle se situe au milieu, dans l'entre-deux, qu'elle fait pont : elle mêle, mélange, implique toujours plus et ajoute des relations aux relations déjà existantes. Suspendre la production ou la diffusion des objets à risque, provoquer ou faire émerger de nouvelles valeurs, de nouvelles significations ou de nouveaux systèmes d'évaluation. « Elle

---

<sup>36</sup> Catherine Larrère, *Les philosophies de l'environnement*, op. cit., p. 124.

suspend nos certitudes concernant le souverain bien des humains et des choses, les fins et les moyens. »<sup>37</sup>

L'anti-écologie vient de tout ce qui gêne, entrave, complique ou combat cette coexistence ou cette co-évolution et qui, par là, retarde la construction de la « maison commune » : tout ce qui nie la diversité d'existence des êtres dans leur singularité : Le rationalisme abstrait, l'universalisme désincarné, les totalités, la dialectique, l'homogénéité pour elle-même, la centralisation, l'Etat-administratif, les systèmes et les structures, la religion du progrès. Tout ce qui gêne ou bloque la processualité, la créativité, l'expansion des formes de la vie : L'anti-production dénoncée par Deleuze et Guattari, les habitus, la peur du risque etc. Tout ce qui entrave la compréhension, le débat, la libre expérimentation : l'opacité, les vérités révélées, tous les fondamentalismes, les philosophies du sujet, les certitudes et les valeurs a priori sous la forme de déterminismes ou de croyances religieuses. Le positivisme, voilà l'ennemi. Les comportements et les attitudes qui contournent ou empêchent la parole et l'action de concert : la violence, la vitesse, l'arrogance, la suffisance, le mépris, l'ethnocentrisme, le nihilisme, le cynisme et l'ego-centrisme. Toutes les formes de domination et en particulier celles qui sont fondées sur un réductionnisme : le patriarcat, l'utilitarisme, le scientisme, l'homo-economicus. Toutes les formes de l'excès, tous les prophètes et toutes les Cassandres, en passant par l'ascétisme, la religion de la décroissance, le volontarisme et son contraire l'immobilisme.

□

---

<sup>37</sup> Bruno Latour, *Politiques de la nature*, La Découverte, 2004, p. 37.